

Réponse à Bourdieu

Dieu ne fait pas de bourdes. Tout en haut des degrés de connaissance, les dossiers nominatifs sont bien tenus, chaque sentence est pesée, pas d'incidente pour le plaisir.

Ignorants par paresse et bourgeois de naissance, on se doutait un peu qu'au moment de comparaître devant la Science et le Peuple au sommet de l'échelle réunies —pour la minute de vérité,— nos âmes si peu académiques ne pèseraient pas lourd. On attendait notre dû, nous eûmes notre compte : le renvoi pur et simple au néant d'origine, —couic, raide mort, au suivant. Expéditif, le Jugement dernier chez Pierre Bourdieu. « Ce sont des choses très compliquées où on ne peut faire avancer réellement la connaissance que par un travail empirique très important (ce qui n'empêche pas certains détenteurs auto-désignés d'une science qui n'existe pas, « la médiologie », de proposer, avant même toute enquête, leurs conclusions péremptoires sur l'état du monde médiatique) »¹. C'est alors que s'insinua en nos cœurs trop zélés le doute aux lèvres de vermouth, vilain canard. Récit d'une désillusion : l'examen des attendus par l'un des "certains" anonymement dénoncés.

1) « Détenteurs autodésignés d'une science qui n'existe pas ». Plaisanterie. Aurions-nous assez peu d'honnêteté, et même d'humour, pour se jucher sur le socle d'une « science » constituée ? Nous ne parlons que d'un « champ médiologique » : champ d'études, sensibilité, perspective, façon de poser les problèmes, sous l'horizon d'une problématique à venir. Rien de plus, rien de moins. Le mot « science » n'a pas de sens assignable en soi ; aucune science n'existe comme une chose de nature, c'est un devenir —le résultat d'un très long processus ; et point n'est besoin d'aligner Dilthey, Popper ou Canguilhem pour relativiser le statut ô combien incertain des sciences dites « douces » ou « molles » ou sociales. Sur un problème d'algèbre, deux mathématiciens, un marxiste et un libéral, aboutiront au même résultat. Sur un mouvement social, M. Bourdieu formule une analyse, M. Touraine une autre, Edgar Morin, une troisième, totalement contradictoires. Tous sont sociologues. Quelle sorte de science est la sociologie ? On en dispute depuis cinquante ans. Certains épistémologues, et non des moindres, tiennent que c'est une science qui n'existe pas, sans pour autant la confondre avec l'astrologie. M. Bourdieu s'en va répétant que M. X, son collègue qui ne pense pas comme lui, n'est pas sociologue mais un vulgaire idéologue (la réciproque, bien sûr, est vraie), mais dans notre chantier critique, heureusement trop marginal et jeunet pour supporter pareils oukases, on est plus tolérant avec les entreprises de connaissance en travail dans le voisinage. Tout en ayant des divergences de fond ou de détail, par exemple, avec Armand Mattelart, Dominique Wolton ou Pierre Lévy, il ne nous viendrait jamais à l'idée de disqualifier dans leur principe leurs travaux, dont nous tirons volontiers

instruction, sous prétexte que les « sciences de la communication et de l'information » n'existent pas : n'injurions pas l'avenir. Le trait de feu « ici, la science, là-bas la non-science », est intimidant (pour le client de passage) mais inconsistant (pour qui est de la boutique), sans oublier l'effet-boomerang toujours possible.

2) « Avant même toute enquête » : plaisanterie encore. Daniel Bournoux, coordonnateur des *Cahiers de médiologie* n°1 consacré au spectacle, n'enquête-t-il pas sur le monde du théâtre depuis trente ans ?

M. François Dagognet, coordinateur du n° 2 sur la route, n'a-t-il pu en apprendre, sur la chimie de l'asphalte et du bitume, au directeur technique du groupe « Colas » ? N'avons-nous pas hier, avec la Direction des routes du Ministère de l'Équipement, par exemple, débattu en public de questions assez pointues, compliquées et empiriques (l'A14, la concurrence des réseaux ou le multimodal, etc.) pour dissuader sociologues et métaphysiciens de descendre « aussi bas » ? S'il est un trait qui peut définir l'esprit médiologique, c'est bien l'insistance sur l'enquête technique comme préliminaire obligé à tout débat théorique.

C'est d'ailleurs pourquoi je n'ai, en ce qui me concerne, jamais songé à consacrer un livre, article ou leçon à « la télévision » dans l'abstrait. Le fait d'avoir passé six mois d'études et d'enquêtes, avant de rédiger, pour l'ancien Président de la République, et à sa demande, un contre-projet de réforme du système télévisuel, en 1984, en compagnie d'une commission de professionnels (administratifs, réalisateurs et techniciens TDF) ; d'avoir réalisé et monté un film documentaire pour Canal+, écrit des scénarios de fiction et participé comme auteur à des émissions culturelles pour le service public ; travaillé avec l'INA quelques semaines ; suivi quelques jours la vie d'une rédaction —ne me donne aucunement, sauf délire magistral, les moyens d'asséner des vérités définitives sur une machinerie dont la complexité continue de me laisser perplexe, et somme toute, assez incertain. Ces petits boulots empiriques me permettent seulement de distinguer, comme lecteur, les discours creux, démagogiques ou vindicatifs, portant sur les étranges lucarnes, des observations pleines, donc utilisables par les professionnels, car faites en connaissance des problèmes pratiques qui se posent à eux. Comme le remarquable dialogue entre Derrida et Stiegler, *Echographies de la télévision* (Galilée-Ina), qui, lui, pénètre dans la logique interne du faux-jour électronique de façon informée, donc subtile. Documentée, donc profonde. Voilà bien un éclairage indispensable. M. Bourdieu tire ici une conclusion péremptoire d'une prémisse erronée —mépris des faits encore. « L'état du monde médiatique » n'a jamais constitué l'objet de ce que nous appelons « médiologie », qui s'attache aux médiations techniques des phénomènes culturels en général ou encore aux effets culturels des dispositifs techniques de transmission. Puissé-je soulager sa vigilance territoriale, en rappelant ici qu'à mon modeste avis les mass-médias ne me semblent pas pouvoir donner lieu à une discipline spécialisée, ni même à une interdiscipline, tant les facteurs amont en sont multiples et les déterminations hétérogènes. Pas de concurrence à craindre, donc, flingage préventif inutile. *Les Cahiers de médiologie* (Gallimard), comme la

collection intitulée *Le Champ médiologique* (Odile Jacob) n'ont à leur programme aucun titre ou numéro portant sur la télévision, la radio, la grande presse, Internet ou « l'infocom ». L'arbitre des sciences s'est laissé abuser, comme le premier pékin venu, et faute d'aller y voir, par les consonances d'un mot branché sur médiation, et non sur média.

Oui, il faut être rigoureux, autant que faire se peut - mais personne, et nulle discipline homologuée, n'est la Science. Oui, il faut s'informer avant de parler, mais personne, et nulle titulature conquise de haute lutte, n'a le monopole du Terrain. Impossible de déduire d'un idéal de méthode un indicatif de réalité : je suis, moi Bourdieu, et cela et ceci, parce que telles doivent être, en général, les conditions de production du Vrai.

Quelle meilleure illustration que cet ouvrage des lacunes à combler dans les dispositifs de savoir existants ? L'arrogance sociologique refuse, contrairement à la patience philosophique d'un Derrida, de respecter l'objet technique (en sa rebelle et tenace étrangeté). À preuve ce discours « sur la télévision » où il n'est pas question de la télévision mais du journalisme en général. S'estimera-t-on quitte avec ce médium quand on a signalé que les journalistes en vue ont une forte tendance au conformisme, que les grandes chaînes appartiennent à des groupes dominants, qu'on n'y a guère le temps de développer ses idées, qu'on y voit toujours les mêmes têtes, en ostensible connivence, que les face-à-face sont en trompe-l'œil, et que la télévision écrase outrageusement les médias écrits ? On peut féliciter un idiome spécialisé de transformer d'aussi triviales évidences, rebattues par tous depuis trois décennies, en découvertes subversives. Mais imputer les contraintes pesant sur la télévision aux relations sociales d'un milieu professionnel, reflet des rapports de force prévalant dans la société globale, semble un peu court. La notion autosuffisante de « champ journalistique », généralité peu opérationnelle, dissout en survol les distinctions opératoires entre le quotidien imprimé, le périodique illustré, le plein temps audio-visuel ; comme elle fait abstraction du support (papier, écran électronique, interface numérique), du dispositif de diffusion (postal, hertzien, satellitaire), et des modes sémiotiques propres aux canaux (signes d'écriture, parole vivante, image animée) — tous « détails » décisifs pour la détermination concrète de l'objet, sauf à n'y voir qu'un prétexte. Est évacué, par le discours sur, le propre du télévisuel, à savoir la singularité multidéterminée d'une technologie spécifique, avec les contraintes de production et diffusion qui en résultent, pour TF1 comme pour Arte, et les étroits paramètres de viabilité pèsent sur tout usage possible. La sociologie critique, tout en se voulant sincèrement démystificatrice, érige en postulat amont, sans critique préalable, la prénotion mystifiante de la technique comme pure et simple instrumentalité, propre à la pensée idéaliste (y compris à ses succédanés de frappe matérialiste). C'est sans doute pourquoi la moindre considération technique (sur ce qui distingue, par exemple, l'image électronique, et son flux, des autres sortes d'images), et jusqu'au terme même de « technique », peuvent être passés sous silence, par pertes et profits, par le sociologue

affirmant présenter « sous une forme claire et synthétique, les acquis de la recherche sur la télévision ».

Finissons-en par ailleurs avec la comédie en spirale des excommunications mutuelles pour cause de popularité. Que l'opuscule de Bourdieu soit devenu le must des rédactions in, ne nous empêchera pas de reconnaître qu'elle va, en dépit d'un navrant « sociologisme », dans le sens d'un juste et bon combat contre l'idiotie dominante. Que le sociologue du Collège soit lui-même devenu le plus médiatique des intellectuels de la scène parisienne (plus intelligemment et efficacement « médiatique » que les tenants du titre infâme, encore un peu rustaude) ne saurait nous voiler ce qu'il a jadis apporté à la connaissance des phénomènes sociaux. Même si on ne partage nullement sa philosophie implicite de l'éducation républicaine, ses travaux sur la reproduction et l'héritage scolaire, entre autres, ont fait date et à juste titre. Ses récentes interventions contre les divers consensus néo-libéraux nous semblent civiquement excellentes. Ce qu'on ne peut laisser passer sans mot dire, c'est l'effet d'autorité pur jus —la fulmination sans démonstration ni argumentation—, aggravé du bon vieux terrorisme maison, façon après-guerre, doublant le règlement de compte du mandarin aux normes par l'amalgame abusif et l'agression fielleuse du militant à son créneau.

À quelque chose, sottise sera bonne. La bourde humanise. Humains, trop humains, nos Maîtres de Justice ? C'est finalement tonique d'apprendre que celui-ci battait la campagne, comme il est de règle, purgeant ses ressentiments à hue et à dia, encensant ses dévots, excommuniant les déviants, récompensant ses obligés, impressionnant les timides, étendant ses réseaux, contrôlant conseils et commissions, nouant des alliances et additionnant ses divisions comme le premier pape venu, —bref, blindant le territoire as usual, comme cela se fait, dans notre bocal intello, depuis le néolithique. Vieille musique. Peut-être le temps reviendra-t-il des exceptions à la règle, des Sartre et des Merleau-Ponty d'antan, trop brefs soupirs. Quand des esprits généreux polémiquaient à découvert, sans piédestal, ferrailant dans la plaine avec les moyens du bord, de plain-pied, sans draper des intérêts de face, de carrière et de caste sous d'inattaquables majuscules. Quand « un grand intellectuel », osait se prendre pour un homme, « fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui ». En attendant, il y a du travail.

1. «Sur la télévision» (*Liber*, Paris 1996, p.58).

